

Pourquoi avez-vous choisi une famille de Saint-Dizier ?

J'avais envie de parler du mouvement des gilets jaunes, dont je ne savais quoi penser fin 2018, début 2019, lors des premières manifestations et occupations de ronds-points. Les gilets jaunes étaient souvent présentés comme des populistes d'extrême droite qui ne pensaient qu'à leur bagnole. Les images spectaculaires de violence menaient à des raccourcis. J'ai mis du temps à comprendre la complexité de la situation, de leurs revendications, de leur désir de participer

« Les armes utilisées dans le maintien de l'ordre ont souvent été testées dans les quartiers dits sensibles. »

à la vie démocratique et de ne plus être invisibles. Mais, avec le Covid, c'est comme si rien ne s'était passé alors que ce mouvement complètement atypique a ébranlé le pouvoir et fait partie de l'histoire de la France. Le film parle du contraste entre Paris, lieu du pouvoir, et les petites villes. Je voulais une famille pouvant les représenter. Mais il me semblait compliqué de ne pas aussi évoquer la banlieue, parce qu'un certain nombre d'affaires de violences policières s'y sont déroulées et que les armes utilisées dans le maintien de l'ordre ont souvent été testées dans les quartiers dits sensibles.

D'où ce témoignage d'une employée d'un palace ?

Alicia est une femme de ménage qui travaille dans un hôtel de luxe mais prend tous les jours des métros et des RER bondés. Elle reproche à Stéphanie de s'intéresser à cette affaire parce qu'elle concerne des Blancs et non des Noirs ou des Arabes. Même si Stéphanie se défend de cette accusation, elle est obligée d'admettre qu'aucun policier n'a jamais été renvoyé pour de tels actes de violence.

Le film se déroule trois ans après le 13-Novembre, quand les policiers ont été érigés au rang de héros. Ils redeviennent ici le symbole d'une violence incontrôlée...

2015 a malheureusement été une occasion ratée pour créer le dialogue et changer le rapport entre la police et la population. Les policiers mis en cause dans l'histoire sont de la BRI qui, en réalité, n'est liée à aucune affaire aussi grave que celle du film. À juste titre, ils ont été considérés comme des héros au moment du Bataclan. Mais les 1^{er} et 8 décembre 2018, les autorités ont envoyé toutes les forces disponibles, y compris celles dont le maintien de l'ordre n'est absolument pas le métier. Qu'ils se laissent aller à des violences inutiles et non proportionnées raconte ici des contradictions inhérentes à ce travail. J'ai beaucoup de mal avec les slogans « Acab » (acronyme anglais pour « tous les flics sont des salauds »), « tout le monde déteste la police » ou quand Mélenchon dit « la police tue ». Ces généralisations ne font pas avancer le débat. L'heure est à l'invective. Il faut être soit pro soit antiflic. Tous les policiers ne sont pas violents. Mais il faut dénoncer et écarter ceux qui ont un problème avec la violence. Je ne nie pas que certains ont été traumatisés par les manifestations. Mais ce n'est pas rendre service aux policiers qui veulent bien faire leur travail de protéger ceux qui le font mal.

Pourquoi donnez-vous dans la séquence finale la parole à la victime ?

Tout le film est raconté du point de vue de l'enquêtrice de l'IGPN avec laquelle on est plus ou moins en empathie. Guillaume Girard, le garçon grièvement blessé, reste souvent hors champ. Il est important de rappeler que la victime, c'est lui. Beaucoup n'ont pas, malgré leurs graves séquelles, été reconnues comme telles. C'est une deuxième violence. Les politiques ont été incapables de dire : « Il vous est arrivé quelque chose qui n'aurait pas dû vous arriver. » Cela en dit long sur leur incapacité à se mettre à la place de l'autre tant qu'il ne les sert pas. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MICHAËL MÉLINARD

Sotto le nuvole, un pays qui bouillonne

CINÉMA En observant comme un archéologue les couches d'histoire sédimentées autour de la cité ensevelie de Pompéi, au pied du Vésuve, le documentariste Gianfranco Rosi réalise un portrait composite et vibrant de l'Italie d'aujourd'hui.

Pompéi, Sotto le Nuvole
de Gianfranco Rosi,
Italie-France, 1h 55

« **L**e Vésuve fabrique tous les nuages du monde », écrivait Cocteau, cité en ouverture de *Pompéi, Sotto le Nuvole*. On pourrait presque, avec lui, prendre le volcan pour un prisme à travers lequel lire et comprendre ce monde. Gianfranco Rosi, cinq ans après la traversée du Moyen-Orient de *Notturmo*, filme en tout cas la région volcanique de la Campanie, des champs Phlégréens à l'ouest de Naples jusqu'à Pompéi, comme une image, une synecdoque de l'Italie. Et formule, à partir de là, une affirmation simple mais éloquent : une ville ou un pays n'est pas une chose univoque, sinon la somme composite des couches qui, hier et aujourd'hui, s'y sont succédé et sédimentées.

Entre deux étagères remplies de livres, un éducateur de rue âgé et sympathique aide des enfants à faire leurs devoirs après les heures d'école. Dans la villa de l'empereur Auguste, une troupe d'archéologues japonais se raconte,

à travers les vestiges, la vie dans l'Empire romain. Dans la cale d'un bateau, des ouvriers syriens veillent sur des tonnes de blé parties d'Odessa pour nourrir la Campanie ; leurs discussions, entre deux tractions à la salle de sport, révèlent leur expérience de la migration et de la guerre. Les histoires se superposent, certaines ruminant sous terre et d'autres s'échappant des fenêtres d'immeuble. Dans leur tour de contrôle, il y a ces pompiers qui répondent, au milieu de la nuit, aux détresses téléphoniques des Napolitains – une femme violente par son époux alcoolique, une autre qui, terrorisée par un petit tremblement de terre, demande : « On va nous laisser crever comme des rats ? »

UN TISSU HUMAIN HÉTÉROCLITE

Le volcan charrie une peur, déraisonnée mais profonde, de la disparition. Gianfranco Rosi en fait le motif poétique d'un film qui oscille donc sans cesse entre le monde des fantômes (jusqu'à des incursions spectrales dans un

cinéma abandonné passant une séquence du *Voyage en Italie* de Rossellini filmée à Pompéi) et celui, bouillonnant, des vivants – le noir et blanc contribuant à cette indistinction entre les deux ; et le montage, juxtaposition de séquences un peu systématiques, également. La figure du figement qu'articule la cité ensevelie apparaît aussi comme la parabole d'une Europe aux mains de l'extrême droite, et les visions italiennes de Gianfranco Rosi se

posent comme un contrepied évident aux conceptions essentialistes de ce qui fait un pays. À la place, elles décrivent un tissu humain hétéroclite, touchant du doigt sans didactisme aucun les problématiques de classe et les dynamiques migratoires qui traversent ce morceau d'Italie, et résonnent d'autant plus fort sous la gouvernance de Giorgia Meloni. À l'horizon, le Vésuve veille toujours, témoin du passage du temps sur la vie des hommes et des sociétés, présence immuable mais intranquille. ■

SAMUEL GLEYZE-ESTEBAN



Le film, en noir et blanc, oscille entre vestiges du passé et monde contemporain. MÉTÉORE FILMS